LA TRADUCTION DU « MOI CULTUREL »

Gina ABOU FADEL SAAD[1]

Abstract: French-writing Lebanese authors and journalists cannot but infiltrate words, concepts and imagery typical of their mother tongue and Lebanese culture into their writings. While they rarely explain these cultural expressions, they mostly choose to leave them stand out in their works. In such a cultural meander, the non-Lebanese Francophone reader, as opposed to the Lebanese Francophone reader, surfs with great difficulty among these implicit cultural aspects. Vis-à-vis such a kind of writings, the translator's mission seems to be easy for it's believed that he is to return the 'Cultural identity' to the fatherland; but, in reality, the translator's task is a challenging one for he is also reaching out to the Arab reader who is far beyond the Lebanese border. What complicates this mission further is when such cultural implications are paired with puns.

Keywords: cultural identity, French-writing Lebanese authors, implicit cultural aspects, cultural exile, cultural repatriation.

Introduction

Rouler sur une route droite, asphaltée et aplanie est un vrai bonheur. En traduction, cela peut nous arriver à tous. Quelle satisfaction que celle de sentir ses doigts, face à un texte source, voler aisément sur le clavier et de goûter ainsi à la « splendeur de la traduction », selon l'expression chère à Ortega y Gasset. Hélas, tel n'est souvent pas le cas et misérable est le traducteur quand il reconnaît les limites de ses aptitudes et celles de son outil linguistique face aux difficultés à surmonter et aux embûches à contourner. C'est que le traducteur n'est pas seulement un promeneur tranquille du dimanche ; c'est souvent un conducteur de pleine semaine, d'heure de pointe et surtout un conducteur tout terrain. Les entraves, les sentiers tortueux et cahoteux, les bifurcations, les carrefours, les croisées de chemins lui sont au rendez-vous et constituent pour lui un défi permanent, d'où d'ailleurs la passion qui l'anime face à ce métier qu'il exerce et l'exaltation qui l'emporte à chaque fois qu'il surmonte un obstacle, exaltation similaire à cette poussée d'adrénaline que connaît le coureur automobile.

Traduire la culture dans toute sa complexité est l'un de ces défis qu'il rencontre, et non des moindres. L'intitulé de ce propos nous emmène à définir d'abord le « moi culturel » avant de voir comment il se manifeste chez les

[1] École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth (ETIB), Faculté des langues, Université Saint-Joseph, gina.aboufadel@usj.edu.lb

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

écrivains et les éditorialistes libanais d'expression française. En traiter toutes les facettes sous la plume du traducteur est alors une autre paire de manche.

Le « moi culturel »

La culture est une notion si englobante et si complexe que toute tentative de définition serait incomplète et imparfaite. L'UNESCO en donne la définition suivante : " La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble […] des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. "[2] Vaste programme, pourrait-on penser. Toutefois, lorsqu'ils se matérialisent dans un texte, les aspects culturels, sont facilement identifiables ; il s'agit de ces allusions vite évoquées par l'auteur et sur lesquelles le traducteur bute, qui ne lui sont pas familières ou qui, du fait de leur caractère étranger, ne sont pas du tout ou difficilement transposables dans une autre langue. Tel est du moins le cas lorsque nous avons affaire à un texte appartenant à une culture autre que la nôtre : « l'étranger » fait saillie, il se sent et est tout de suite repéré. Or repérer la difficulté, c'est se préparer à l'affronter, à la résoudre. Plus insidieux est, cependant, le « moi culturel ». Posons-nous d'abord la question de savoir si cette appellation n'est pas un pléonasme. Existe-t-il un « moi » qui ne soit pas culturel ? En effet, l'existence d'un individu sans histoire, un individu dans lequel ne serait pas passé l'héritage de ses prédécesseurs, est tout simplement inconcevable. Tout « moi » est donc nécessairement marqué par une culture. Le « moi » est par essence culturel : il se forge à partir de la mêmeté, de cette identité qui caractérise la communauté ethnique à laquelle il appartient, et se reconnaît en se comparant à l'altérité. Si cependant nous choisissons de garder ce qui, de prime abord, peut paraître un pléonasme, c'est pour distinguer le « moi » du « même » ; le même étant un concept plus étendu, plus englobant que le « moi » qui, tout en faisant partie du « même », conserve des spécificités non partagées par les autres constituants du même. Ainsi, tous les francophones partagent le même héritage mais les Canadiens sont différents des Français, des Suisses, des Belges, des Africains et des Libanais qui se distinguent, chacun, par un « moi culturel » propre. Il en va de même des Arabes qui ont un patrimoine commun mais qui se divisent en communautés distinctes de par leur « moi culturel ». En effet, et pour ne donner que des exemples non restrictifs, les Marocains, les Égyptiens, les Libanais, les Koweitiens, les Jordaniens et les Saoudiens ont la langue arabe classique en partage, d'innombrables valeurs et coutumes similaires mais se distinguent chacun par un dialecte différent à tel point que même un citadin marocain et

[2] Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico City, 26 juillet - 6 août 1982.

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

un citadin libanais auront du mal à se comprendre, et se prévalent chacun de comportements et d'habitudes culturelles spécifiques.

Pour en revenir donc à cette notion de « moi culturel » que nous introduisons ici, nous dirions qu'elle représenterait, en traductologie, les aspects culturels qui appartiendraient, non seulement à la culture de l'auteur mais aussi à celle du traducteur et qui transparaitraient dans un texte exprimé dans une langue qui n'est, normalement, ni la langue maternelle de l'un, ni celle de l'autre. Le cas que nous nous proposons d'examiner ici est celui du « moi culturel » qui pourrait faire son apparition, au su ou à l'insu de l'auteur, dans la littérature libanaise ou dans les médias libanais d'expression française. Face à ce genre de textes, le traducteur se retrouverait à son aise, appréhenderait facilement l'aspect culturel et n'aurait, en principe, nulle difficulté à le rapatrier. Mais le « moi culturel » est trompeur ; il pose problème à deux niveaux : lors de son exil et lors de son rapatriement.

Le « moi culturel » en terre d'exil

Arrêtons-nous pour commencer sur les manifestations du « moi culturel » en terre d'exil, c'est-à-dire dans les écrits des écrivains libanais d'expression française qui ne peuvent s'empêcher d'émailler leurs textes de mots, d'expressions, de concepts et d'images propres à leur culture libanaise. Les raisons, à notre sens, en sont multiples. Nous nous contenterons d'en relever trois.

Il s'agit d'abord, pour l'auteur, de revendiquer une certaine identité bilingue et, partant, biculturelle. Il semblerait que l'utilisation de la langue française par les Libanais en général et les écrivains en particulier soit passée par trois phases essentielles. Face au joug ottoman sous lequel a ployé le Liban, quatre siècles durant, de 1516 à 1918, la langue française constitua un moyen d'émancipation. Pendant le mandat français qui s'est étendu de 1918 à 1943, elle fut l'écho d'une certaine affiliation à la culture occidentale représentée par la France que les Libanais ont longtemps considéré – et continuent à considérer pour certains – comme une « mère qui veille tendrement » sur le Liban ; elle fut également le produit de la réaction des partisans du « libanisme phénicien » contre les « arabophiles », fervents défenseurs du mouvement nationaliste arabe d'émancipation. Après l'indépendance du Liban, ce face-à-face de la langue arabe et de la langue française céda la place à un côte-à-côte, à une coexistence pacifique entre les deux langues. Le français se vit alors conforté dans son statut de langue seconde qu'il avait acquis au XVII^{ème} siècle avec l'arrivée des missionnaires français (Abou, 1962 : 185). On lui fit une large part dans l'enseignement scolaire et universitaire ainsi que dans le monde des médias et de la littérature. Une grande majorité de Libanais commença à se prévaloir d'une double identité et les Libanais se vantent, à ce jour, d'être plus royalistes que le roi quand il s'agit de défendre la francophonie. Ce bilinguisme, ce biculturalisme ne pouvait que transparaître dans les textes des écrivains

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

libanais d'expression française. Certains mêmes, à l'instar du poète Charles Corm[3], admettent qu'il se produit dans leur écriture une sorte de fusion entre la langue française et leur langue maternelle :

> « Puisque lorsque j'écris une langue étrangère,
> À l'ombre du silence ou dans l'or du discours,
> Vous êtes dans ma voix, sainte voix de ma mère,
> Chaude comme l'amour ! » (Corm, 2004 : 121)

Parlant de son identité riche d'appartenances multiples, Amin Maalouf, le célèbre écrivain libanais qui fait la fierté de ses compatriotes pour avoir été élu en 2011 à l'Académie française, se dit, pour sa part, chrétien, arabophone, parlant en français et d'affirmer dans une interview télévisée: « Chacun de nous, quand il analyse son identité, trouve qu'elle est faite d'appartenances nombreuses, c'est la réalité du monde d'aujourd'hui. Je crois qu'il faut assumer toutes ses appartenances. »[4] Il est vrai qu'à l'ère de la mondialisation, tout cloisonnement culturel s'est effacé; l'Autre est désormais proche, à portée de main, à tel point que chaque communauté ethnique est devenue pluriculturelle et plurilingue. Dans la même ligne d'idées, Tomi Ungerer, né à Strasbourg en 1931 et polyglotte maîtrisant le français, l'anglais et l'allemand bouscule la classification des langues en langue maternelle et langue étrangère et nous surprend par cette assertion : « Je n'ai pas de langue maternelle. J'ai simplement plusieurs langues fraternelles. » (Mus et Vandemeulebroucke, 2011 : 204).

L'apparition du « moi culturel » dans la littérature francophone peut aussi trouver son origine dans un sentiment de nostalgie. Piqués depuis la nuit des temps par le virus de l'émigration, nombre de Libanais ont quitté leur pays et se sont disséminés dans le monde entier. En terre d'exil, les souvenirs reviennent à la pelle et envahissent leur littérature. Écoutons le même Charles Corm qui a vécu entre Beyrouth et New York exprimer la nostalgie du bon vieux temps en insérant dans sa poésie libanaise des adages et des mots libanais :

> « Combien étaient heureux dans leur digne misère
> Et la simplicité du bon temps de jadis
> Ceux qui n'avaient chez nous qu'un coin pour la litière
> D'une seule brebis.[5]

---

[3] Charles Corm (1894 – 1963) est né à Beyrouth et s'est, très jeune, lancé dans le commerce aux Etats-Unis. Son recueil de poésie, *La Montagne inspirée*, publié en 1934, a connu un vif succès.

[4] https://www.youtube.com/watch?v=ePMkcyEjGXQ

[5] Un vieil adage libanais dit : « Heureux celui qui a, au Mont-Liban, la litière d'une seule brebis pour logis ». Il tire son origine d'un fait historique qui remonte à 1861, quand des conflits sanglants ont opposé les communautés druze et maronite. En ce temps-là, le Mont-Liban, proclamé par les Ottomans qui régnaient sur le pays « Moutassarifiah », fut épargné et connut paix et prospérité. Voilà pourquoi, on envia celui qui n'avait qu'une petite maison, de la dimension d'une litière de brebis, au Mont-Liban.

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

> […] Comment tout le village, à l'ombre d'une treille,
> Dansait notre « Dabké »[6] dans de joyeux fracas ;
> Comment au « Seyf-oul-Turse »[7], une rose à l'oreille,
> Se distinguaient nos gars » (Corm, 2004 : 70)

Un troisième facteur peut aussi être à l'origine de la manifestation du « moi culturel » dans l'écriture littéraire en langue non maternelle. Il s'agit du refus d'emprisonner la langue dans le carcan de la norme. Pour ce faire, les écrivains tordent mots, expressions et constructions de phrases et les font dévier des sentiers battus, non en puisant dans la langue même de leur écriture mais en infiltrant celle-ci d'aspects multiples propres à leur langue maternelle. Les voilà qui lâchent la bride à leur créativité, étirant les limites de la langue et instaurant ainsi une sorte de langue hybride. Dans le cas de nos écrivains libanais d'expression française, c'est la langue seconde qui devient auberge pour la langue maternelle, c'est l'étranger qui accueille l'hôte, alors qu'en général c'est le contraire qui est monnaie courante. Joseph Farés[8] publie ainsi en 1926 un recueil de poésie en français dont le titre est la translittération d'un mot arabe : « Teschkils, fleurs et variétés » ; le mot « teschkils » voulant dire « variétés ». De son côté, l'éditorialiste satirique du quotidien libanais L'Orient-Le Jour, Gaby Nasr, ne se contente pas d'introduire de l'arabe dans son texte français, il va même jusqu'à jouer sur les mots :

> Les dialoguistes, place de l'étoile[9], sont vraiment impayables ! Trois millions et demi de Libanais les fixent de leurs yeux torves, espérant une improbable phosphorescence du frottement de leurs neurones, et tout ce qu'ils récoltent après des heures de palabres, c'est «Inch'Allah, boukra, maalech ». IBM version arabe, quoi ! [10]

« Inch'Allah, boukra, maalech » signifient textuellement : « Si Dieu le veut, demain, ça ne fait rien » et fait allusion à l'attitude des dirigeants libanais qui ont pris la coutume de dédramatiser les problèmes, reportant leurs résolutions à un lendemain dont l'arrivée est improbable et se désistant de leurs responsabilités en les faisant assumer à Dieu. Cette attitude qui est devenue la risée des Libanais désabusés ayant perdu toute illusion, Gaby Nasr la tourne encore plus en dérision : utilisant les premières lettres des trois mots I, B et M, il en fait une abréviation qui rappelle celle de la célèbre société multinationale américaine, la *International Business Machines Corporation*, sauf que dans sa version libanaise, la IBM ajourne les problèmes *sine die* au lieu de les résoudre comme

[6] Danse folklorique libanaise
[7] « Épée et bouclier » utilisés dans la danse folklorique libanaise
[8] Né en 1897, Joseph Farés s'installe en France en 1922.
[9] Emplacement du Parlement libanais
[10] https://www.oroom.org/forum/threads/le-billet-de-gaby-nasr.13898/

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

c'est la vocation de la société américaine d'informatique. Excellente trouvaille d'auteur mais vrai défi pour le traducteur ! Devant de telles acrobaties linguistiques, on est en droit de se demander pour qui écrit l'auteur ? Qui est son destinataire ? Sans l'explication que l'on vient de fournir, le lecteur francophone lambda est bien incapable de comprendre. Par rapport à Gaby Nasr, pour ne prendre que lui en exemple, le lecteur français ou francophone non libanais est différent de lui, incapable de saisir le sens de son message car ne partageant nullement avec lui la même réalité socio-linguistique. Même s'il comprend parfaitement bien le français, la charge culturelle portée par cette langue lui échappe complètement et c'est d'une traduction intralinguistique dont il a besoin. Il en va de même du lecteur arabe non libanais – à supposer qu'on réussisse à traduire le billet de Gaby Nasr en arabe avec toutes ses nuances implicites, ce qui est chose peu probable. L'on arrive à déduire que ledit texte ne cible ni l'Autre, ni le Même. Encore faut-il parvenir à définir l'Autre et le Même quand il s'agit de la production d'un auteur libanais d'expression française, tellement multiples et complexes sont les appartenances qu'il rassemble dans son identité. Ce dernier ne semble cibler que le lecteur libanais d'expression française, à l'exclusion de tout autre, car c'est uniquement lui qui partage le « moi culturel » de l'auteur, c'est uniquement lui qui est à même d'appréhender toutes les dimensions du sens véhiculé par le texte[11]. Il nous semble qu'il est de ces textes qui ne demandent pas à être traduits et qui ne veulent pas passer la frontière de la communauté étroite à laquelle ils appartiennent.

« Le moi culturel » en rapatriement

Que l'auteur soit lui-même en terre d'exil ou dans son pays, il n'a de cesse, quand il s'exprime dans une langue seconde ou étrangère, d'emmener son « moi culturel » avec lui et de le transposer dans une langue qui n'est pas sa langue mère. Quelles qu'en soient les raisons évoquées ci-dessus, ce transfert peut constituer pour le lecteur du texte source une entrave à la parfaite saisie du sens. Nul doute que ces marques d'exotisme piquent sa curiosité et l'attirent. Et l'on a la fausse impression que leur rapatriement doive, par la voie de la traduction en arabe, pouvoir se faire sans embûche aucune. On se dit

[11]Interrogé dans une interview télévisée (http://www.tv5monde.com/cms/chaine-francophone/Revoir-nos-emissions/Kiosque/Episodes/p-13417-XIIIe-Sommet-de-la-Francophie.htm) sur le lectorat du quotidien libanais *L'Orient-le-jour* dans lequel il publie ses billets, Gaby Nasr le divise en quatre catégories : les jeunes universitaires provenant des écoles privées qui continuent, pour la plupart, à dispenser leur enseignement en français; les cadres supérieurs des entreprises; les personnes âgées qui ont vécu dans leur jeunesse l'âge d'or du français au Liban et certains membres de la communauté étrangère. Si ces derniers sont capables de comprendre des textes tels que les billets de Gaby Nasr, c'est, à notre sens, parce qu'ils ont vécu assez longtemps au Liban et ont été en contact avec toutes les facettes du « moi culturel ».

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

qu'un élément culturel pourra revenir à sa terre d'origine et être accueilli à bras ouverts. Cependant, tel n'est pas toujours le cas et ce, pour trois raisons que nous détaillerons ci-après.

Tout d'abord, l'élément culturel perd son caractère exotique qui faisait son charme et le transformait en point d'impact, susceptible « d'émouvoir », dans le sens large du terme, le lecteur. Si la « Dabké » ou le « Seyf-oul-Turse » font saillie dans un texte français, ils réintègrent leur aspect anodin une fois rapatriés vers la langue arabe. Point d'impact, point d'émotion chez le lecteur et partant, aplanissement du texte source et perte assurée.

Ensuite, il n'est pas sûr que l'aspect culturel rapatrié soit accueilli à bras ouverts, car il se peut qu'il ne puisse pas être reçu avec la même hospitalité dans toutes les demeures arabes. Ce qui est appréhendable au Liban peut ne pas l'être en Arabie Saoudite ou en Tunisie. Ainsi dans *La nuit sacrée*, Tahar Ben Jelloun écrit : « Je me souvenais du temps lointain où Lalla Zineb, une femme énorme qui vivait chez les voisins, venait de temps en temps aider ma mère. » (Ben Jelloun, 1987 : 44-45). Dans sa traduction arabe, faite par un Égyptien et pour des lecteurs égyptiens, cette phrase perd deux de ces mots, à savoir « Lalla Zineb », sous prétexte que les Égyptiens ne peuvent comprendre la charge sémantique de « Lalla ». En effet, ce terme est typiquement marocain et est attribué aux princesses marocaines descendantes du Prophète Mahomet ou est utilisé pour exprimer une certaine familiarité envers la personne en question (El Badaoui, 2012 : 144). Garder cet aspect du « moi culturel », c'est courir le risque de ne pas être compris par toutes les autres composantes du « même culturel » ; le supprimer, c'est infliger au texte une certaine perte.

Par ailleurs, l'aspect culturel auquel vient se greffer un jeu de mots peut résister à toute tentative de rapatriement : il est tout simplement intraduisible. Tel est le cas du « IBM » sorti de la plume du journaliste Gaby Nasr ou encore de cette autre phrase qui apparaît dans un autre de ses billets : « […] le Courant barbichu allait-il opérer un virage sur l'aile à 180 degrés, soutenir avec force cymbales et trompettes le Tsunamichel grognon, et larguer comme une chiffe molle Sleiman Le Franju ? »[12] Procédons d'abord à une traduction intralinguistique à l'usage de tout lecteur francophone : « Le Courant du Futur dont le chef est le barbichu Saad El-Hariri allait-il opérer un virage sur l'aile à 180 degrés, soutenir avec force cymbales et trompettes le général Michel Aoun, connu pour son humeur maussade et dont l'effet du retour en 2015 après 15 ans d'exil a été comparé à un énorme raz-de-marée, et larguer comme une chiffe molle le député Sleiman Frangieh ? » Tout le sarcasme de l'auteur passe par le jeu de mots qu'il fait sur les noms des hommes politiques. A moins de faire preuve d'un maniement linguistique hors du commun, le traducteur risque de gommer le sarcasme lié au « moi culturel » qui resterait paradoxalement prisonnier de la langue source et de la culture cible. D'ailleurs, Gaby Nasr

[12] Nasr, Gaby. *Énigma*, http://www.lorientlejour.com/article/1008890/enigma.html

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

affirme lui-même dans une entrevue accordée à la revue terminologique *Terminus* : « Je ne pense pas qu'il soit possible d'exprimer mon humour en arabe. En effet, un de nos hommes politiques, m'ayant accusé de diffamation, a confié la traduction d'une de mes chroniques à deux personnes qui ont abandonné la partie au bout de deux jours de vains efforts. »[13]

Il est vrai qu'on est habitué à traiter l'étranger de la culture source mais celui de la culture cible qui apparaît dans la langue source est bien plus difficile à traiter. Selon Laurent Jenny, il est courant, pour le traducteur, d'adopter, l'une des trois stratégies de relation à l'altérité : le puriste exclura tout simplement l'hétérogène ; le métisseur optera pour une intégration réaliste de la différence ; le forgeur de style s'appropriera l'écart (Jenny, 2005 : 2)[14]. Il nous semble, cependant, que l'attitude à adopter est surtout tributaire de la visée de l'auteur. Si, en injectant son « moi culturel » dans une langue qui, au départ, n'est pas sa langue maternelle, l'auteur vise à afficher son identité biculturelle ou à bouleverser les normes de la langue, il verra naître entre ses mains, comme nous l'avons déjà vu, une langue hybride. Le traducteur pourrait, dans ce cas-là, viser le même objectif mais en empruntant le chemin inverse : il pourrait puiser dans le matériau linguistique et culturel de « l'Autre » pour en inséminer sa propre langue. Il verrait lui aussi naître une langue hybride et l'impact sur le lecteur sera sauf. Encore faut-il que cette orientation théorique soit réalisable en réalité, que la langue puisse se prêter au jeu et que le traducteur soit assez créatif. Si, par ailleurs, le « moi culturel » qui se manifeste dans le texte source puise son origine dans un sentiment de nostalgie, son rapatriement ne nuira nullement à la visée de l'auteur. La nostalgie est, par définition, ce qu'on ressent lorsqu'on languit de ce qui fut et qui n'est plus. Ainsi, même si les éléments du « moi culturel » perdent leur caractère exotique lors de leur traversée vers les rives familières du « moi », ils gardent la charge de nostalgie qu'ils charrient ; même s'ils traversent l'espace, ils ne traversent pas le temps. L'effet de distanciation reste sauf. Pour illustrer cette idée, penchons-nous sur ce texte[15] de la journaliste libanaise Médéa Azouri qui fait revenir à sa mémoire le bon souvenir des étés libanais :

> Il y aura toujours quelque chose de doux dans les étés libanais. Doux comme ces grands déjeuners de famille du dimanche où l'on mange une *mloukhiyyé* [16] […] et qu'on transpire à grosses gouttes […]. Ces grands

[13] *Terminus* est une publication de l'ETIB. http://www.certa.usj.edu.lb/terminus/t6-2004.pdf

[14] « De là trois attitudes, trois stratégies de relation à l'altérité linguistique, que j'examinerai successivement. La première, d'exclusion de l'hétérogène, est celle du puriste. La seconde, d'intégration réaliste de la différence, est celle de l'apologiste du métissage linguistique. La troisième, réflexive et esthétique, d'appropriation de l'écart, est celle du forgeur de style. »

[15] Azouri, Médéa. *Un été libanais*, http://www.lorientlejour.com/article/989407/un-ete-libanais.html

[16] Plat qui se fait avec un légume d'été

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

déjeuners arrosés *d'arak* [17] (*tellet bi tellten* [18]) et qui se terminent par les siestes des aînés dans leurs chambres où, allongés sur un *l7aff* [19] molletonné, ils ronflent au rythme du chant des *ziz* [20]. Pendant que les petits s'amusent à ramasser des pommes de pin qu'ils casseront avec leur *3ammo* [21] pour en récolter les pignons.

Et il y aura toujours le mariage de quelqu'un qu'on aime, les *zmamir* [22] quand on va chercher la *3arouss* [23], le riz qu'on jette du balcon. Les fêtes qui finissent à pas d'heure, les soirées sur les rooftops, les concerts, les spectacles des festivals, les *kesskon* [24] par-ci et les *kesskon* par-là ; les expats qui débarquent et les expats qui s'en vont, les *Allah ma3ak ya mama* [25], *Allah ma3ik ya baba* [26] dans la chaleur insupportable du mois d'août de l'aéroport de Beyrouth.

Conclusion

Ni tout à fait étranger, ni tout à fait familier, le « moi culturel » qui infiltre les écrits des auteurs libanais d'expression française est à la recherche d'une identité et d'une terre d'accueil, lui qui vit dans un entre-deux linguistique et culturel. Le rapatrier, loin d'être une tâche facile s'avère être une vraie gageure. Soucieux d'en sauvegarder avant tout l'impact sur le lecteur, le traducteur le traitera avec la déférence du sculpteur qui cisèle finement un morceau de bois ou de pierre et, ce faisant, fera jaillir les étincelles de son génie créateur. Il poncera et polira son écriture. La traduction, n'est-elle pas, après tout, écriture ?[27]

Bibliographie :

Abou, Sélim (1962) : *Le bilinguisme arabe-français au Liban*. Paris, P.U.F.

Abou Fadel Saad, Gina et Awaiss, Henri (2009) : « Il y a de la traduction dans l'air, le cas des écrivains libanais d'expression française », in *Atelier de Traduction* n° 11, Dossier : *Identité, diversité et visibilité cultutrelles dans la traduction du discours littéraire francophone*. Suceava, Editura Universitatii.

Badaoui (El), Manal Ahmed (2012) : « Traduction de quelques faits culturels du français vers l'arabe : retour de l'original à son point d'origine » in *TTR :*

[17] Boisson alcoolisée libanaise
[18] Un tiers d'arak pour deux tiers d'eau
[19] Couette
[20] Cigales
[21] Tonton
[22] Klaxons
[23] Mariée
[24] À votre santé!
[25] La mère qui dit à son fils : « Que Dieu t'accompagne ! »
[26] Le père qui dit à sa fille : « Que Dieu t'accompagne ! »
[27] « La traduction réussie est une écriture » (Mechonnic, 1999 : 85).

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)

traduction, terminologie, rédaction, vol. 25, n° 1, p. 133-158. Montréal, Association canadienne de traductologie.

Benert, Britta (2011) : « Je n'ai pas de langue maternelle. J'ai simplement plusieurs langues fraternelles » : le plurilinguisme vu par Tomi Ungerer et ses implications pour la question de la traduction » in Mus, Francis et Vandemeulebroucke, Karen (Études réunies par): *La traduction dans les cultures plurilingues*. Paris, Artois Presses Université.

Ben Jelloun, Tahar (1987) : La nuit sacrée. Paris, Seuil.

Cordonnier, Jean-Louis (2002) : « Aspects culturels de la traduction : quelques notions clés » in *Meta*, vol. 47, n° 1, p. 38-50. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

Corm, Charles (2004) : *La montagne inspirée*. Beyrouth, Éditions de la revue phénicienne.

Jenny, Laurent (2005) : « La langue, le même et l'autre » in *Fabula LHT*, vol. 0. http://www.fabula.org/lht/0/jenny.html

Jeon, Mi-Yeon et Brisset, Annie (2006) : « La notion de culture dans les manuels de traduction : domaines allemand, anglais, coréen et français » in *Meta*, vol. 51, n° 2, p. 389-409. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

LeBlanc, Charles (2009) : « Le même et l'autre (bis) » in *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry,* vol. 29, n°2-3, p. 15-22. http://id.erudit.org/iderudit/1014246ar

Manzari, Francesca et Rinner, Fridrun (sous la direction de) (2011) : *Traduire le même, l'autre et le soi*. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence.

Meschonnlc, Henri (1999) : *Poétique du traduire*. Paris, Verdier.

Salibi Tawil, Najat (2010) : *Le plurilinguisme au Liban : ouverture et impasse,* Colloque international organisé par l'université de Kyoto. http://ci.nii.ac.jp/naid/110009949705/en

BDD-A25258 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-19 21:24:58 UTC)